

**QUESTION  
DE SURVIE  
ET  
AUTRES NOUVELLES**

**PRIX DE LA NOUVELLE  
Ozoir-la-Ferrière 2020**





**QUESTION  
DE SURVIE  
ET  
AUTRES NOUVELLES**



# Sommaire

|  |    |
|--|----|
| Le mot de Jean-François Oneto,<br>Maire d'Ozoir-la-Ferrière,<br>Conseiller départemental de Seine-et-Marne . . . . . | 6  |
| Le mot de Suzanne Barnet<br>Adjointe au Maire en charge de la Culture et de la Communication .                       | 8  |
| Le jury . . . . .  | 9  |
| <b>1<sup>er</sup> Prix: <i>Question de survie</i></b><br>de Charline Guenez . . . . .                                | 11 |
| <b>2<sup>e</sup> Prix: <i>Le vent tourne</i></b><br>de Laetitia Rambaud . . . . .                                    | 15 |
| <b>3<sup>e</sup> Prix: <i>Patrimoine d'un sans chez soi</i></b><br>de Joëlle Barkat . . . . .                        | 23 |
| <b>Prix Coup de cœur: <i>Poilu malgré lui</i></b><br>de Marc Terrisse . . . . .                                      | 29 |
| Règlement 2021 . . . . .   | 33 |

# **Le mot de Jean-François Oneto, Maire d'Ozoir-la-Ferrière, Conseiller départemental de Seine-et-Marne**

La lecture fait partie de notre culture, et garde une place privilégiée dans notre quotidien.

À l'époque du virtuel, notre « bon vieux livre » tient toujours sa place sur nos tables de nuit, nous accompagne dans nos voyages ou lors de notre pause déjeuner... bref, le livre a encore de beaux jours devant lui.

Preuve en est : le succès que nous rencontrons chaque année lors de notre concours de nouvelles ! D'un genre tout à fait à part, la nouvelle sait nous séduire par sa diversité mais aussi par son style aussi dense que bref.

Le premier prix cette année est décerné à Madame Charline GUENEZ pour « *Question de survie* ». Elle nous plonge dans la France de la seconde guerre mondiale ; Deux enfants juifs luttent pour leur survie. Un récit émouvant sur fond historique où se mêlent la solidarité, le lien familial fort autant que l'horreur. Le meilleur et le pire chez l'homme...

« *Le vent tourne* » de Madame Lætitia RAMBAUD, qui remporte le second prix, nous fait vivre une arnaque sentimentale où intrigue policière et mal-être social se côtoient. Un mélange qui nous séduit immédiatement.

Le troisième prix remporté par Madame Joëlle BARKAT pour « *Patrimoine d'un sans chez soi* » nous dépeint l'errance et le quotidien d'un homme qui a tout perdu. La détresse, la solitude et l'indifférence sont oppressantes dans ce récit qui décrit un « essedéeffe » auquel chacun pourrait s'identifier...

Enfin, devant un choix toujours plus difficile, notre jury « s'accorde » un coup de cœur.

Pour cette nouvelle de Marc TERRISSE « *Poilu malgré lui* », nous sommes ramenés sur les champs de bataille de la première guerre mondiale. Là où il faut survivre coûte que coûte, où les amitiés sont de courte durée, où les enrôlés sont aussi des déracinés, déracinés de leur culture, de leurs contrées, qui font face à la violence et à la bêtise de leurs propres commandements. Le style de la nouvelle choisi dans cet exercice - abrupt - permet à l'auteur d'être à la fois incisif et percutant : la réalité éclate et nous plonge au milieu de l'horreur...

Nous donnons rendez-vous dès l'année prochaine à tous les amoureux de la littérature, pour de nouvelles découvertes littéraires. La nouvelle, nous réservera, j'en suis sûr, de nouvelles surprises.

Bonne lecture.

A handwritten signature in black ink, reading "François Omette". The signature is written in a cursive, flowing style and is slanted downwards from left to right.

# **Le mot de Suzanne Barnet, Adjointe au Maire d'Ozoir-la-Ferrière en charge de la Culture et de la Communication**

Quel plaisir de compter sur vous pour le Concours des Nouvelles d'Ozoir-la-Ferrière !

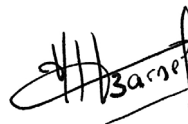
Pour ce cru 2020, le succès était de nouveau au rendez-vous : nous avons reçu plus d'une centaine de participations !

Si la nouvelle nous séduit par son style narratif concentré, elle sait nous captiver également par sa tournure rapide et directe : les récits n'en sont pas moins passionnants !

J'ai encore pris beaucoup de plaisir à découvrir les nouvelles de ce nouveau concours 2020, et, soyez assurés que le jury a de nouveau eu beaucoup de difficultés à départager les concourants...

Bravo à tous et aux lauréats !

Je vous donne rendez-vous pour le prochain concours 2021.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Suzanne Barnet', with a stylized flourish above the name.



# Les membres du Jury

**Madame Suzanne Barnet**

*Adjointe au Maire en charge de la Culture et de la Communication*

**Monsieur Jean-Bernard Hupmann**

*Directeur du conservatoire de Musique Municipal Maurice Ravel*

**Madame Gisèle Meunier**

*Présidente de l'association Alec (Lire, écrire, conter), écrivain*

**Madame Jocelyne Perrin**

*Ozoirienne et fidèle lectrice*



# **1<sup>er</sup> Prix : *Question de survie***

## **de Charline Guenez**

Fin février 1943. Dans un petit village français.

David et Sara ont été réveillés brutalement par une rafale de balles. Ils se cachent précipitamment dans le placard. La peur les saisit quand ils entendent un groupe d'hommes parler dans une langue qu'ils reconnaissent, mais ne comprennent pas. Sara se blottit contre David et laisse les larmes couler silencieusement le long de ses joues. Elle ne peut sangloter, il faut être discret, voire inexistant. Question de survie. David l'enlace entre ses bras. Les voix se font plus près, ils entendent le bruit de bottes monter les escaliers de leur maisonnette. L'étreinte de David se fait plus forte. Sara met sa main sur sa bouche comme pour chercher à contrôler ses pleurs muets. Dans la chambre, les élocutions allemandes paraissent interminables. Puis, le crissement du cuir de leurs chaussures s'éloigne vers les escaliers, les descend et gagne enfin la rue. Silence. Une heure, plus tard, avec une délicate hésitation, David entrouvre le placard. Sara laisse éclater ses sanglots. Ils quittent finalement leur cachette et vont vers le salon, converti en chambre conjugale pour la nuit. Deux corps gisent sur le lit. Leurs parents ont été tués sans ménagement. Un crime odieux, en toute impunité. David et Sara restent de longues minutes à regarder, espérant un souffle. Même un petit souffle. Rien. David prie religieusement en laissant leurs âmes quitter leurs corps. Avec ses petits doigts boudinés, il ferme les yeux de ses parents. Des gouttes salées viennent se mêler à ses mots. Sara apporte une bougie qu'elle dépose sur la table. Après un dernier regard amoureux sur leurs parents, David empoigne la main de Sara et quittent le nid familial, le cœur serré.

Du haut de ses dix ans, David devient le chef du duo. Il faut réagir.

Réagir vite. Question de survie.

Les propos de sa mère avaient été clairs : trouver refuge chez Tante Gabrielle au hameau voisin. Ils traversent la rue, longeant les habitations et quittent le village. Ils gagnent la forêt. Ils empruntent un chemin caillouteux, un chemin que David connaît bien pour l'avoir pris fréquemment avec son père lors des promenades dominicales. Il marche vite et Sara peine à le suivre. Elle trotte près de lui, sans un mot. Sa tristesse a laissé place à la crainte et à l'inquiétude malgré la protection assurée de son grand frère. Leur silence est brisé par le vent dans les cimes des séquoias. Chaque bruit les fait se retourner. Ils sont sur leurs gardes, attentifs au moindre bruit. Le froid s'invite à leur fuite. Des papules se forment sur les joues et le front de Sara. Elle tente, à plusieurs reprises, de se gratter ou de souffler sur ses mains rougies par le froid, mais David l'oblige à garder sa main dans la sienne. Ne pas perdre de temps. Question de survie. Le rythme est soutenu et Sara peine de plus en plus à garder la cadence. David décide tout de même de s'arrêter quelques instants pour qu'elle puisse reprendre son souffle. Quand, au loin, ils distinguent des ombres en mouvement. Une horde d'hommes armés se dirige vers eux. Les enfants se dévisagent. Ils lisent la frayeur dans leurs yeux respectifs. Ils écoutent. Ils scrutent l'horizon et écoutent encore. De longues secondes s'écoulent puis David sourit : c'est sa langue maternelle qu'il entend. L'espoir d'être sauvé, d'être pris en charge jusqu'à leur destination et d'avoir un endroit au chaud renaît dans leurs cœurs. Avec leurs sourires radieux, ils s'appêtent à reprendre leur marche pour aller à leur rencontre. Quand à cet instant, David se remémore les paroles de sa mère : « Ne fais confiance à personne, les traites sont partout ». La radio clandestine lui avait dit que la police française collaborait avec les Allemands. Il happe la main de sa sœur et l'emmène sans ménagement en dehors du chemin. Ils courent à travers bois et courent encore sans se retourner. L'allure est rapide. Sara, tirée par David, bute sur des racines à chacun de ses pas, le bas de son pantalon s'accroche dans les ronces, mais rien n'y fait, ils courent encore. Question de survie.

Ils ralentissent, marchent en quête d'une cachette. Au pied d'un chêne, ils se mettent à ramper puis finissent par se terrer. David pose sa main sur la tête de Sara. Le sol est froid et humide. Sa joue se colle à la mousse. Ses chaussettes ont épongé l'eau de ses chaussures. Elle a froid. Elle grelotte de la tête aux pieds puis se met à claquer des dents. David porte son index à sa bouche et Sara obtempère : elle obstrue la sienne à l'aide de ses deux mains. Les gendarmes se rapprochent. Des rires et des coups de fusil épars se font entendre. Les balles sifflent entre les feuilles. La peur tétanise David et sa petite sœur. Deux enfants juifs aux aguets. En silence. Dans leur retranchement. L'humidité du sol a raison du corps de Sara : elle éternue. David la regarde avec stupeur puis avec reproche. Il relève la tête. L'effervescence des hommes de loi a couvert le spasme de Sara. Ils poursuivent le chemin sans savoir qu'ils sont observés, épiés et écoutés.

Lorsque le bruit de la forêt a repris ses droits, ils se redressent. David inspecte les alentours. À droite, à gauche. Rien dans les environs. David attrape la main de Sara et ils regagnent le chemin. Ils reprennent leur entreprise. Au fil des kilomètres parcourus, elle traîne les pieds de mal en pis bien que David l'oblige à maintenir son rythme de marche. Son nez coule à chacun de ses éternuements. Elle frissonne. Son visage est pâle et ses yeux larmoyants. David s'arrête et l'examine un instant. Il lui touche le front. Brûlant. Aucune plainte n'émane et pourtant Sara est souffrante. Il décide de lui apposer une couche de mousse fraîche et humide sur le front en guise du tissu que sa mère lui appliquait lors des jours de fièvre. Son grand frère lui sourit avec douceur et empathie. Elle comprime la mousse avec sa main droite et empoigne avec l'autre, celle de son frère comme pour lui montrer sa volonté sans failles à le suivre. Question de survie.

La marche reprend avec une allure moins soutenue, mais avec une plus grande détermination encore. Ils marchent pendant plusieurs heures en réalisant des haltes pour intervertir une mousse chaude contre une mousse fraîche. Au loin, un aboiement se mêle aux grincements des arbres. Le vent s'intensifie et la forêt devient moins dense. Le village est proche. Ils peuvent apercevoir les toitures des fermes dans le creux de

la vallée. Ils commencent la descente. La pente est abrupte, les cailloux roulent sous leurs chaussures. Ils ralentissent pour assurer chacun de leurs pas, mais leur ténacité reste intacte. David serre plus intensément la main de sa sœur. Cette dernière appuie toujours la mousse contre son front. Ils progressent lentement et petit à petit se dévoilent les murs, les fenêtres puis les jardinières des maisons. Le chemin s'aplatit jusqu'à revenir à l'horizontale à l'entrée du hameau. Les deux enfants avancent timidement. Les rues sont désertes, personne ne circule à pied ou en voiture. L'atmosphère est morose, une impression lugubre. Ils poursuivent dans la rue principale. Une pluie fine s'invite au vent glacial. Ils tournent sur leur droite pour atteindre l'allée de la maison de leur tante. David s'arrête, atterré. Une vision dantesque. La maison de Tante Gabrielle a été détruite, brûlée. Toute sa témérité, son énergie s'effrite jusqu'à l'effondrement. Il éclate en sanglots. Sara comprend. Ils se laissent choir sur le trottoir. Abattu, David ne cesse de pleurer, la tête dans ses mains. Silencieuse, Sara laisse ses larmes se libérer. De longues minutes s'écoulent. La pluie glisse sur leurs cheveux et pénètre au travers de leurs vêtements. Ils sont submergés par le désarroi. Le portillon d'une maison s'ouvre dans un grincement strident qui fait retourner les deux corps trempés. Tante Gabrielle apparaît comme un mirage au travers de leurs yeux noyés dans un océan salé. Ils se lèvent incrédules. Leur tante, hébergée par des voisins, les accueille avec ses membres frêles. David et Sara se précipitent dans ses bras. Question de survie.



## 2<sup>e</sup> Prix : *Le vent tourne* de Lætitia Rambaud

- Bonjour, je suis Guillaume Jabert, du commissariat central de Mériadeck. Vous êtes bien monsieur Glaurieu ?
- Oui... C'est moi. Que se passe-t-il ?
- Il vous faut venir ce matin dans nos locaux. Nous avons quelques questions à vous poser...
- Euh... Je ne comprends pas. Qu'est ce qu...
- Nous vous expliquerons tout sur place. N'oubliez pas vos papiers d'identité.

Je raccroche, hagard. Un regard vers le radio-réveil. Sept heures. On est lundi. Premières heures de la semaine. Un peu raide pour démarrer. Je me sens arraché de la torpeur du sommeil par une main d'acier.

Elle, elle semble toujours endormie, sa respiration reste calme et régulière. Elle n'a même pas entendu la sonnerie ! Il faut dire que l'on s'est couchés tard, après ce qu'on peut appeler une « prise de tête », je crois. Mais cette femme m'étonne et détonne... Elle sait toujours désamorcer les tensions. Elle s'est finalement lovée comme un chat au creux de mes bras. Je l'ai regardée avec les yeux de Chimène le reste de la nuit, si plein de la satisfaction de l'avoir trouvée.

Il me semble avoir rencontré celle avec qui partager mon existence, existence depuis trop longtemps confinée, mais assoiffée de lumière. Charlotte a tout ce que j'ai pu désirer, sans jamais le croire possible. Mon rêve éveillé.

Les impératifs de ce coup de fil désagréable me tirent de ma

contemplation. Je prends soin de désactiver le réveil, je remonte un peu la couette sur ses épaules nues, j'enfile le jean abandonné la veille au bas du lit et je descends les escaliers.

Une fois dans la rue, je me ravise, le froid piquant me glace le dos. Je monte enfile un sweat et griffonner quelques mots sur un vieux ticket de caisse :

*J'ai dû partir en urgence. Je te tiens au courant. Ne t'inquiète pas mon amour.*

J'espère que mes lignes sont suffisamment désinvoltes pour la tranquilliser. J'essaie d'éviter les mots « interrogatoire » et « police »... Petit oiseau fragile posé sur ma vie, je ne voudrais pas l'effrayer.

L'agitation qui règne à la gare en ce lundi matin est telle qu'un tram me passe sous le nez sans que j'aie le temps d'esquisser un geste. Il me manque mon litre de café. Pourquoi cet appel des flics de bon matin ? Qu'attendent-ils de moi ? S'il y a bien une chose qui ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est mon honnêteté. Je serais plutôt du genre “trop” gentil... J'ai même pris l'habitude d'avoir peur avant que le danger ne se manifeste.

Là, je sens le souffle de l'angoisse sur ma joue, mais je ne le laisse pas s'insinuer en moi. Je respire profondément, et je pense à Charlotte : ça m'apaise. Depuis qu'elle est à mes côtés, je sens le vent tourner et le calme faire son entrée. Je monte dans le train suivant, d'un pas décidé.

L'entretien avec les policiers est long et pénible. Ils me posent des questions auxquelles je m'applique à répondre, sans comprendre toutefois. On se regarde tous en chiens de faïence. Je sens que mon agitation trahit un malaise. Je transpire et j'ai mal au ventre. Mais je n'ai rien fait, merde ! Je dois presque m'en convaincre moi-même.

Je guette mon téléphone, de peur que Charlotte ne s'inquiète de mon départ précipité. J'imagine ses cheveux ébouriffés, la peau claire de son bras alors qu'elle porte son quatrième café à ses lèvres, sa moue du réveil, alors qu'elle lit mon énigmatique message... La voix insistante d'un des agents me tire de cette digression...



- Vous ne répondez pas, monsieur ?

Il est grand, aux yeux clairs, fier de sa trentaine « utile », à veiller aux biens et au Bien de ses concitoyens. Est-ce qu'il me voit comme un quadra raté ?

- Vous confirmez donc que vous ne vous êtes pas rendu sur votre lieu de travail ce week-end ?

- Bien sûr que non ! C'est bien assez de subir cet endroit toute la semaine ! Je vous l'ai dit, je ne supporte plus ce boulot qui n'a aucun sens et me ronge à petit feu ...

- Pourquoi être toujours au même poste, alors ? Cela fait presque deux ans, je crois ?

- Comme beaucoup d'autres, j'ai simplement besoin d'un salaire pour payer mon loyer. J'ai essayé d'en toucher deux mots au patron, pour qu'il revoie mes conditions de travail, mais je n'ai jamais eu de retour.

- Vous aimeriez gagner plus ?

- Vous connaissez beaucoup de personnes qui répondraient « non » ?

Foutue franchise. J'espère ne pas avoir été trop cassant... Je suis épuisé. Toujours est-il que le flic me lâche enfin les raisons de ma présence ici. Apparemment l'entrepôt où je suis condamné à comptabiliser des petites voitures de collection jour après jour aurait été cambriolé durant le week-end. Il y en aurait pour pas mal d'argent. Et, argument très ennuyeux pour ma tranquillité, il n'y aurait pas eu d'effraction puisque les voleurs possédaient les clés.

Après ces explications, le trentenaire me remercie pour ma coopération, me prévient que je serai sûrement rappelé rapidement selon les besoins de l'enquête. Son coéquipier me raccompagne jusqu'à la porte. Sourire compatissant, donc inquiétant.

Une fois dans la rue, je m'appuie un instant sur un muret. Je suis étourdi et fourbu. Un regard sur mon téléphone. Il est 10h35. Pas de message de Charlotte. Elle doit attendre que je lui donne des nouvelles. Je tape un message rapide, en m'y reprenant à plusieurs fois,

toujours pour éviter de lui faire sentir mon inquiétude :

*Il m'arrive une drôle d'histoire. C'est bon de penser à toi. Je rentre bientôt mon amour. Pas de travail aujourd'hui, on va pouvoir être ensemble.*

Besoin de marcher un peu. Je remonte lentement la rue François de Sourdis. Je rentrerai à pied. Les bruits de la circulation étouffent les battements de mon cœur. La peur s'est installée.

Cela fait deux ans que j'ai été recruté pour un poste d'agent de maintenance impliquant peu d'efforts physiques. Mes problèmes de dos ne me permettant pas de porter des charges, les petites voitures de collection semblaient une bonne alternative, d'autant que c'était un travail provisoire, en attendant de retrouver quelque chose dans ma branche, le travail du cuir. Hélas, j'ai vite compris que j'avais signé pour souffrir. Logiciel obsolète. Rareté des commandes. Isolement. Austérité du lieu. J'ai commencé à me sentir comme un fantôme dans un cimetière de mini-voitures. Ironique pour un mec qui n'a aucune affinité avec les engins motorisés... Mes recherches d'emploi et mes tentatives pour négocier avec la direction se sont révélées pareillement infructueuses.

Finalement, la déprime s'est glissée en moi comme un serpent. Je me suis senti incapable de fuir ce trou à rats. Aucun horizon. Seul un traitement médical un peu costaud m'a redonné le sommeil et la capacité d'accepter mon sort... faute de mieux. Et puis Charlotte est entrée dans ma vie et elle y a emmené des grandes raies de lumière. Je peux même dire qu'elle commence à me faire passer le goût du malheur.

J'arrive vers la place de la Victoire. Je m'arrête devant un tabac et j'entre acheter un paquet. Merde, pas de feu. J'ai perdu l'habitude. Je pousse à nouveau la porte pour acheter un briquet. Le vendeur ne semble même pas remarquer que je suis devant lui pour la deuxième fois. Automate penché sur sa caisse. Le fumeur suivant me bouscule presque pour prendre ma place au comptoir.

Je m'installe sur un banc, dans le soleil naissant de novembre, et je fais une chose que je n'avais pas faite depuis dix bonnes années : j'allume une cigarette. La première bouffée est dégueulasse. À la deuxième, je sais déjà que je suis foutu. Mais je préfère que Charlotte me reproche de sentir la clope, plutôt qu'elle ne me voie dans un état de stress que je n'arrive pas à contrôler.

Qui a pu avoir vidé ce foutu entrepôt ? Et qui a les clés, à part le patron, moi -seul employé- et le type qui vient faire le ménage un soir par semaine ? Forcément, je suis suspecté. L'employé minable qui veut se faire du blé facile. Sauf que je suis ni assez pourri, ni assez malin (parfois les deux semblent des synonymes...) pour mordre la main qui me nourrit, même si la bouffe est dégueulasse.

Je n'ai aucun contact avec le boss. Je l'ai croisé à peine trois fois, lors de l'entretien d'embauche, puis à l'occasion de ses rares passages dans mon cimetière. À ces occasions, il m'a tendu une main molle, m'a dit trois mots fades, et puis il s'est enfui, de peur d'être fossilisé dans ce hangar aux néons blancs.

Le patron serait un filou puisqu'il s'agirait d'une société écran. Il planquerait du pognon derrière ces bagnoles. De toute façon, il en vend quinze par ans, je suis bien placé pour le savoir. Le reste du temps, je suis payé à absorber de l'air confiné et à explorer les profondeurs abyssales de l'ennui. C'est le type du ménage qui m'a parlé de cette affaire pas nette, un soir où l'on s'est enfin croisés. Il m'a semblé bien renseigné. Enfin, moi j'ai pas cherché à en savoir plus. Je veux pas d'ennuis. J'en ai assez qui me tombent dessus sans que je ne demande rien à personne.

Et si c'était le patron qui avait fait le coup ? Il aurait vidé son propre stock, fait marcher l'assurance et remporté un petit pactole ! À bien y penser, ça me semble le plus plausible. Enfin, je ne vais pas empiéter sur l'enquête, je n'ai pas l'étoffe d'un justicier ! Mais qu'ils fassent leur boulot, et qu'on me foute la paix. Un petit licenciement à l'amiable, je prends sans faire d'histoires.

J'en suis à ma troisième clope. Mon cœur est un peu plus calme. Un type bizarre vient s'asseoir sur mon banc. Il fixe mon paquet.

Impossible de refuser. J'en profite pour consulter mon téléphone. Midi 20. Pas de message de Charlotte.

L'information arrive soudain à mon cerveau et allume une étincelle nouvelle. Depuis que j'ai quitté mon appartement ce matin, ce deux-pièces où elle est venue s'installer il y a quelques semaines, apportant sa bonne humeur et un espoir tout neuf, je n'ai rien reçu. Un éclair me parcourt le corps. Je me lève d'un bond et je me mets à arpenter les rues à toute allure. Ma Charlotte. Mon amour. Elle doit se faire un sang d'encre. Mes messages ont peut-être été gauches, c'est bien mon genre.

Je tente d'envoyer encore un de ces malheureux messages sur le trajet puis je renonce, je veux la voir. Dans les rues qui me rapprochent de chez moi, je me mets à courir. Besoin de la rassurer, de me justifier... Vite. Je suis lessivé. Je ne sens plus mes membres. Je ne sens plus rien, à part un immense vide qui se creuse en moi.

Le commissariat. Ma vie de merde. La poisse. Mon quotidien sans saveur. Les angoisses. Mon appart mal foutu. Les neuroleptiques. Mes mains poisseuses. Le manque d'estime. Ma solitude à crever. Tout ça c'est pas grave, rien ne compte, parce que j'ai Charlotte.

J'ai peur, c'est incontrôlable, ça m'envahit. Ma sueur est glacée. Si mon amour s'était enfui ? Si elle avait eu peur que je sois un imposteur ? Elle est la seule qui m'ait regardé et accepté tel que je suis, sans jamais rien demander. Je ne veux pas qu'elle me repousse à cause d'une incompréhension. J'ai simplement cherché à la protéger. Et puis, j'y ai droit, à ma dose de bonheur.

Je monte les escaliers comme un fou. Je me cogne aux murs. Je mets un temps indécent à trouver les clés au fond de ma poche et je fais tomber les clopes. Je tremble. Il faut qu'elle m'écoute et qu'elle m'aime encore.

La porte s'ouvre dans un fracas. Mon regard se porte sur le lit. Il est vide. Je fais vite le tour de l'appartement. Pas de Charlotte. Tout est resté comme ce matin. La vaisselle dans l'évier. Les miettes sur la table. Mon petit bazar de célibataire. La cafetière n'a même pas été

allumée. Je cours vers l'armoire. Je me sens fiévreux. L'étagère que je lui avais laissée est vide. Toute vide.

Est-ce que mon message lui a fait peur ? Où est-elle ? Où est-elle ? Un cri de bête reste coincé dans ma gorge. Je me prends en pleine tête un vide auquel je ne m'étais pas préparé. Derrière lui, bien rangés en file indienne, tous les vides qui jalonnent ma vie. J'ai l'impression que je vais mourir, tellement ça fait mal.

Charlotte s'est envolée comme elle était arrivée. Sans prévenir.

Alors, dans un sursaut de vie - à moins que ce ne soient des signes de démence- je me mets à chercher des choses auxquelles me raccrocher. Je vais la retrouver, lui parler, qu'elle le veuille ou non, la rassurer, lui dire que je ne suis pas un cambrieleur, encore moins un criminel, que je suis un mec bien, que je prendrai soin d'elle, que cette visite au commissariat n'est qu'un contretemps, que je vais trouver un nouveau boulot, un mieux, que je prendrai un autre appartement où elle sera heureuse et moi aussi, qu'elle ne s'est pas trompée sur moi, que je la chérirai comme c'est pas permis, que... Mais pour lui dire tout ce qui me brûle, il faut la retrouver.

C'est alors que je prends un nouvel uppercut. C'est fou comme le cerveau distille ses effets. Il ne lésine pas à remplir certains vides, à s'accommoder de certains mensonges parfois. Drôle de machine chaotique.

Je ne sais rien d'elle. Elle ne m'a rien ouvert de son monde. Je ne sais même pas son nom. Que me reste-t-il en fait? Un numéro de téléphone... Mais oui ! Je me précipite sur mon portable pour l'appeler. Elle va répondre. Au pire, je laisserai un message.

*Le numéro que vous demandez n'est pas en service, veuillez rappeler ultérieurement.*

Je crois devenir fou. Aucune autre information. Pas de trace. Seul des mots, envolés. Des souvenirs, rien de tangible. Peut-être son odeur dans les draps? Je ne sais plus. Et si elle ne s'appelait pas Charlotte

? Et si elle n'avait fait que me donner ce que je cherchais ?... Ça paraît complètement dingue. Elle aurait pu ne jamais exister. Et si je l'avais rêvée ?

Mon regard agonisant se pose alors sur la table où j'avais laissé le petit mot griffonné. J'y vois la clé. La clé de l'entrepôt. Et, sous les miens, ce mot cruel...

*Merci .*



## 3<sup>e</sup> Prix : *Patrimoine d'un sans chez soi* de Joëlle Barkat

Il l'accompagne partout sur le pavé et avec lui, il devient naufragé. À son compteur quelques années d'errance, il grince mais il avance sans jamais rechigner. Il encaisse ces rebords de trottoir qui le blessent sans cesse, la rue est son refuge, l'asphalte est son lit. En son ventre : des chiffons, une vieille couverture, des cartons d'emballage, des haillons, innommable fatras de loques et d'oripeaux, un cubi bien rempli, des restes de victuailles, tout un foutu fourbi qu'il balade partout. Parfois, il semble dire à ce maître aux godasses qui grimacent gueule ouverte : « Arrête-toi un peu Louis, je suis fatigué. »

Sa carcasse de ferraille se déglingue, il commence à rouiller et son châssis trémule sur les chaussées pavées. Ses charnières couinent, ses ferrures se déhanchent, il boite à l'être et le temps désormais n'est plus à la richesse d'un profil argenté, où à longueur de journées il trottait, empli goulûment d'empettes et d'envies consuméristes, dans les allées d'un supermarché. Entièrement dévoué aux mains caressantes de la gent ménagère, en ces temps là il en faisait des allers-retours, des kilomètres, après avoir été délivré par une piécette de ses compagnons de chaîne. Ô combien sur son siège de devant, de petites paires de fesses enfantines a t'il baladées ! Ces petits invités chérubins au charme profond et magique lui plaisaient bien. Il s'en souvient. Dans sa vie de caddie, il se grisait de transporter en son sein ces messagères printanières pressées d'annoncer ce regain de lumière, où la nature se réveillait et où les cœurs et sentiments bourgeonnaient. Le printemps est sa saison préférée.

Sherpa infatigable, il en a reçu des gnons mais tenait bon. Jamais il ne grimace, jamais il ne capitule, jusqu'à cette veille de premier mai où il est déclassé. Sans regrets inutiles et sans plaintes amères par la

réalité, il se laisse ravir par les mains salutaires de Louis. « Mais dans quel monde vit-on Louis ! Mes frérots, mes compères le constatent encore aujourd'hui. On dépense...on dépense, on nous remplit à outrance comme un tonneau sans fond. Ventripoter devient un verbe qu'on a inventé. Puis on jette quand tout devient obsolète et à nouveau on rachète, partout, tout le temps, que ce soit chez le roi enchanteur de la maison ou dans le duché du meuble en bois suédois et d'objets de décoration. Quel butin ! Quelle opulence ! Quelle différence pour moi aujourd'hui ! »

Les temps ont aussi changé pour Louis aujourd'hui. Il a le sentiment d'être une chaise à l'envers oubliée sur une table. Avant, tout était joie, chants, fleurs et félicités dans le jardin de son foyer. La fée qui s'était penchée sur son berceau, lui avait prédit par ce prénom une destinée favorable et heureuse, et pourtant après vingt-cinq années de bons et loyaux services dans cette usine qui ronfle jour et nuit en battements sourds et bruyants, Louis ouvrier minutieux a senti la chronique d'une mort annoncée. Son usine réglant le mouvement comme un marteau sur l'enclume, est délocalisée. Louis est licencié. C'est comme une longue traversée du désert à longer des rivières de sable, creusant sans cesse pour trouver un peu d'eau. Pour survivre, Louis a mené des combats sans l'épée, mais sans jamais y arriver et personne ne lui a fait la courte échelle pour l'aider. Pris dans un filet bien ficelé entre des griffes bien aiguisées, la fin de droits lente comme une gangrène finit par l'achever. Les copains de comptoir remplacent les tablées d'amis, les fenêtres sanglotent de ne plus laisser entrer le chant des oiseaux, le logis se vide d'échos amoureux et rieurs, et les rideaux fermés l'ont enfin condamné. Louis a l'impression que par la fenêtre, aujourd'hui essaie de faire de l'ombre à hier. Son cœur est dans la pierre et son âme en prières. Un divorce dans la salle des pas perdus qu'on ne rattrape plus, la banque qui ne suit plus, puis l'alcool en préface et Louis rend les armes. Sa vie s'ennuage, sa vie s'évapore, sa vie s'atrophie.

Violette son essence ciel, son amour de jeunesse, Violette celle qui l'a



tant aimé à corps perdus, accords parfaits, n'a plus supporté. Éclats d'ire, sentiments qui s'égouttent au fil du temps, rêves carbonisés, portes qui claquent, Louis n'a plus rien de l'homme qu'elle a aimé et la sève a définitivement tu ses pulsations. Le temps des jours heureux s'est envolé tout comme l'alouette qui s'était sauvée sans retour, du jardin de son enfance. Violette a été dans l'équation de la vie de Louis un amour céleste, un ciel à la couleur de l'été, un parfum de douceur toujours prêt à écouter. Il y avait tant d'îles en elle en amour océan, et pourtant ce soir-là les paroles de Louis en averse de mots avinés tel un raz-de-marée, ont tout gâché. Son âme s'est égarée dans des landes brûlées et Violette cette fois-ci n'a pas pu lui pardonner. La fragrance des paroles de Rose et d'Alice, ces deux lumineux rameaux qui ont poussé sur son arbre de vie, envertige toujours la mémoire de Louis. Comme le sont la feuille, la gomme et le crayon, ces trois êtres semblaient indivisibles dans sa vie et pourtant l'harmonieuse mélodie d'amour s'est enfuie après une nouvelle soirée où il avait encore cédé à son traître remède.

Plus d'étreinte, plus de chaleur, sauf peut-être celle de la bouteille qui l'accompagne et Louis reste tout seul avec ses pensées en deuil, sur ce chemin cabossé. Misérable désemployé, usé par des mois si pesants, Louis s'éteint doucement, marqué à vif du sceau de la précarité. Déjà, six années d'errance... des hardes usées raidies par la crasse incrustée, une chapka sur ses cheveux filasses lui procurant un toit et le vent comme un pied de nez caresse la saleté. Dans les ornières son image s'éparpille, et les années de rue et d'éternel errant brûlent son corps défaillant. La rue l'use jusqu'au cul, grignotant ses rêves et crevassant ses doigts. L'errance l'asphyxie.

Sur les trottoirs de la ville, une foule anonyme et disparate fourmille, l'indifférence se faufile et les pieds sont pressés. Des agents boursiers stressés, cravates de soie, blue tooth à l'oreille, des jeunes filles attirant le regard des garçons, rétines et pupilles s'illuminent, des ouvriers pressés courant après un RER ou la puanteur d'un métro, de véritables working-girls aux sacs griffés d'un chic super tendance tout en

élégance, des mères de famille chargées de victuailles et de marmots, des paumés, des voyageurs... ding, daing, dong ! résonne la rue sans le voir, évitant son regard. Dans le parc de la ville Louis aime se poser près de la fontaine aux eaux cristallines pour mieux se ressourcer. Au cœur de ce théâtre de nature, il prend plaisir à papoter avec les oiseaux et ces petits passereaux qui sautillent à l'affût du moindre vermisseau, de Louis sont les amis.

La maraude comme des fourmis, se promène un peu partout. La soupe de légumes, le pain blanc et le jambon rose donnent des couleurs à la nuit et un rien de brillantine dans les yeux de Louis. De temps à autre, un foyer d'accueil lui sert de marchepied, de garde-corps et pour Louis c'est un peu comme la virgule qui dans une phrase module discrètement les longues tirades de petits temps. Ainsi, les maux de Louis dégourdissent leurs pieds sans jamais se heurter et il respire plus calmement sous le vent. Julie, Antoine, Pierre ou Sophie comme de la douceur en papillotes l'enveloppent de leurs mots caressants. On a osé lui parler, on a osé le toucher, on a osé lui sourire et même rire avec lui, on a osé prononcer son prénom... et pour quelques instants son sombre paletot devient sur cette terre, un habit de lumière.

De squats improvisés dans le dédale de voies souterraines en abris dérisoires pour pouvoir se poser à l'abri des regards goguenards ou de pitié, impossible pour Louis d'apaiser les blessures du passé. L'hiver, le gel est de sa couche, l'implacable ennemi. Les étés bien trop chauds, lui labourent la peau. Pour l'heure, quelques piécettes dans la boîte de fer blanc. Aujourd'hui, ni festin, ni banquet, juste de quoi acheter une bouteille d'élixir effaceur de mémoire et un manteau de tristesse l'enveloppant tout entier.

De rêves haillons en rêves haillons, de quatre saisons en quatre saisons, tout roidi par l'hiver, Louis bien trop fatigué s'éteint sans bruit sur le parvis à l'heure où le frimas absorbe les corps et les cœurs meurtris. Quand la mort finit par en découdre, Louis n'a plus la force de

s'accrocher, la solitude l'a dévoré. Ce matin-là, un oiseau passe comme une dédicace et des hommes en uniforme avec leur pin-pon en guise de tocsin viennent le ramasser. Pas sûr que cela fasse la une des actualités.

C'est ici, sur le parvis que s'achève le chemin d'ambulant de ce pauvre caddie. Il est là gisant essdéeffe, orphelin de ce bon maître aux souliers éculés, sa barre d'appui dans le caniveau, son flanc sur le côté. Le temps en averse présente déjà ses condoléances sur son ossature usée et fatiguée, son sacerdoce d'escorteur est accompli... il a suffisamment roulé sa bosse dans les rues de la ville. Ses lendemains restent en lambeaux, jusqu'à ce jour bienheureux où un ferrailleur lui offre un nouvel abri, coincé entre un frigo cabossé et un vélo d'enfant aux pédales défaussées.

Quittant ce monde irrévérencieux, il se met à rêver à sa postérité... Le voilà sur un petit nuage en partant au recyclage, devenir câble de funambule au fil de son existence comme un concert de lumière suspendu entre le ciel et la terre, en toute liberté sous les caresses du soleil et dans le vol d'allégresse des oiseaux.





# Prix Coup de cœur : *Poilu malgré lui* de Marc Terrisse

« Martini, garde à vous ! » hurle le recruteur à la moustache mal élaguée et au képi rouge écarlate chiffonné. Fiurenu Martini ne comprend rien. « *Gardavu ? Cosa significa ?* ». Depuis qu'il a quitté les montagnes de Gatti-di-Vivario, contraint de participer à l'effort de guerre, le paysan corse découvre un univers linguistique déboussolant. Interdit, il se réfugie intérieurement dans sa garrigue escarpée, ses cultures en terrasses sur lesquelles s'émanent la vigne et l'olivier, pense au fier Ettore, son chien dénicheur de parnicotti. Le célibataire endurci se remémore ses souvenirs d'enfance, ses parents emportés par la malaria et ses amis dispersés aux quatre coins de l'Europe pour défendre l'étendard tricolore.

Le bateau d'Aléria à Marseille, croisière initiatique vers le continent, le frotte à un parler doux et croisé au hasard d'un déplacement à Ajaccio. Entassée dans la promiscuité de compartiments spartiates, la chaire à canons soldatesque est transvasée en Provence en Août 1914. Les chefs aux tuniques bleu-horizon se fendent d'injonctions pour recadrer les rangs à l'humeur vagabonde. Le regard éberlué, Martini discerne quelques mots au milieu d'un phrasé nébuleux. Sa gestuelle va à rebours des attentes martiales. Sa démarche empruntée calquée sur celle de voisins maladroits ne parvient pas à sauver les apparences. Le capitaine Dumoulin remarque cette confusion. La rudesse du gradé s'abat comme une tornade sur l'air gentillet du conscrit. Repris et humilié, le mobilisé ne saisit pas dans son entièreté la cruauté des griefs que son supérieur lui jette à la figure. Il déchiffre une once de préjugés. Un rire nigaud, mariage de gêne et de honte, jaillit de sa gorge serrée. Cette hilarité supposée n'en finit pas d'ébranler l'intouchable hiérarchie sanctifiée par Dumoulin. « Je vais te faire bouffer ton sourire en coin si tu continues à me foutre le merdier ! Tu feras moins le malin dans quelques jours ! Allez, tire-toi ! ». Un « oui » à l'allure goguenarde termine de faire enrager le militaire.

Ses difficultés de compréhension et d'expression ne l'ont pas empêché de débusquer un lupanar massaliote, monde interlope inexploré par le montagnard insulaire. La recrue s'octroie de longs instants récréatifs, calme avant la tempête. Des pointes provençales épicient le timbre chantant de celles qui l'initient sous des draps frais et dans des chambres décrépites au plaisir charnel. La saison des divertissements est aussi intense que fugace. Il achète avant le grand départ quelques tranches fines et sombres de coppa de sanglier, un saucisson d'âne bien sec et des clémentines rondes et luisantes à feuilles vendus par un couple d'aubergistes Thénardier originaire de Bastia.

À la gare Saint-Charles, les idiomes s'entremêlent dans un bourdonnement continu. Les carnations des faciès s'entrecroisent. Maghrébins, Sénégalais, Indochinois, Italiens se retrouvent propulsés à des milliers de kilomètres de chez eux pour servir la cause nationale.

Une myriade de bidasses s'affaire devant des rames noirâtres et crasseuses à destination du nord-est du pays. Leurs lourds paquetages sur le dos et leurs uniformes en toile évoquent des fourmis prêtes à être dévorées par des tamanoirs sur voies ferrées. Le natif des contreforts du Monte d'Oro se glisse par miracle dans le bon wagon profitant des indications précises d'un rouquin génois à la barbe hirsute, installé sur le Vieux-Port depuis quatorze mois. Le crissement du mouvement régulier des roues sur les rails et le frémissement assourdissant de la vapeur emportent les hommes transformés en patriotes. Des écriteaux « *Nach Berlin* » placés sur la carrosserie du convoi accompagnent ce départ en fanfare. Le séant callé sur un banc de bois rigide, Fiurenu retrouve son acolyte ligurien avec lequel il partage la coppa achetée plus tôt. Le génois extrait de sa musette un vin blanc des Cinque Terre à l'effervescence suave. Ce nectar s'accommode avec brio de l'appétissante échine de porc. « Luigi Caselli », lance l'Italien d'un ton enjoué en serrant avec fermeté la main de son interlocuteur. Entre deux bouchées ponctuées de franches gorgées du breuvage opalescent, les deux compères discutent de tout et de rien. Au détour d'une phrase désignant un *cingale* gambadant dans les pinèdes du pays aixois, ils se découvrent une passion commune : la chasse. Le paysage défile par les fenêtres maculées de poussière qui poudroient sous les feux ardents du soleil. Le tortillard glisse entre les collines des Alpilles avant de suivre le Rhône jusqu'à Lyon. De

nombreux arrêts cadencent cette expédition. L'omnibus engloutit à chaque halte des combattants supplémentaires. Le train aborde avec indolence la Bourgogne. Les attitudes se figent, anesthésiées par l'attente. La locomotive traîne ses voitures gavées de fantassins jusqu'aux confins du bassin parisien pour bifurquer vers la Lorraine. C'est aux portes de la Moselle que Fiorenzu et Luigi accostent sous une chaleur intolérable. Les comparses sont séparés pour intégrer des unités distinctes sans même avoir eu le temps de se dire au revoir.

Les ordres impénétrables fusent. L'incompréhension s'invite à chaque sonorité qui sourd des cordes vocales de l'encadrement. Le mimétisme et l'instinct grégaire deviennent des moyens de survie. Des goûtes de sueur perlent sur les tempes de l'apprenti troufion. Ses sourcils noirs comme du charbon se froncent, son front hâlé se ride, ses lèvres rosées s'abaissent. Le faux-pas est évité de justesse. On équipe l'appelé en artillerie légère. En plus d'une arquebuse lourde et désuète prolongée d'une baïonnette mal aiguisée, il reçoit une dague à moitié rouillée coincée dans un fourreau délabré en cuir de vachette bon marché.

Empilés sur des camions antiques, des carrioles tirées par des canassons maigrelets au pelage tavelé, les troupiers sont envoyés sur le théâtre des opérations. On leur signifie de foncer vers l'ennemie encore invisible mais déjà audible. Fiorenzu s'immisce au milieu du mouvement opérant une chevauchée collective, irrémédiable échec d'une stratégie des petits pas qui mène vers le massacre de masse. Des rafales de tirs rythment le fracas des bombes qui frappent la glèbe boueuse. Des fumerolles surgissent de grenades métamorphosant la scène de bataille en Champs Phlégréens. L'équipée suicidaire enjambe les cadavres mutilés et l'odeur du sang frais. L'effroi envahit les hommes dans ce cimetière à ciel ouvert. L'instinct de survie l'emporte sur toute autre considération. Planqué derrière un monticule de terre lézardée par la sécheresse, le guerrier ilien ahane, espérant des jours meilleurs pour quitter sa tanière. Des appels de détresse étouffés par le brouhaha des armes à feu le conduisent jusqu'au corps déchiqueté de Luigi. Une large plaie bée sous sa barbe au niveau de son cou. Un épais flot d'hémoglobine noirâtre gicle entre les poils du brave. Agonisant, il s'agrippe de ses ultimes forces au bras glabre de son ami avant de succomber.

L'attente ravive des remembrances brûlantes. Des visions de sa paroisse trottent dans sa tête. Il appelle à voix haute son fidèle « Ettore » qui ne viendra jamais le rejoindre dans ce paysage désolant. Des pics enneigés défiant l'azur céleste émergent parmi ses pensées éparses. Il s'imagine respirer le parfum des pins, bercé par le bruissement des rivières indomptées abondantes en faune piscicole.

Un beuglement le tire de ses images oniriques et nostalgiques. Le Lieutenant Michel, épigone trapu du capitaine Dumoulin, vocifère sur le cultivateur qui se redresse d'un trait, les yeux exorbités. « Eh toi ! Réveille-toi nom de Dieu ! Bouge ton sale cul de fainéant d'ici ou je te botte les fesses ! Vas te battre avec les autres ou je te flingue ! ». N'ayant pas la moindre idée des reproches qui lui sont adressés par le reître discourtois, il regarde à droite puis à gauche, espérant capter l'exemple de quelques serviteurs zélés du drapeau en vadrouille. « Tu fiches quoi là ?! Je ne te le répéterai pas deux fois, retourne tout de suite au combat ou je te troue la gueule avec mon pétard ! ». Fiurenzu est perdu. Ravalant sa salive, il parvient tant bien que mal à bredouiller quelques rudiments de la langue de Molière, acquis au fil de ses contacts superficiels depuis son arrivée dans l'hexagone :

- jeu, jeu pas parlare Français ben...moi pas comprendre..., concède un Martini agenouillé implorant les mains jointes la clémence de cet odieux garde-chiourme.

- C'est quoi ce putain de baragouinage ! t'as appris à parler le Français avec des sauvages ? Allez, relève-toi !

N'amorçant pas le moindre mouvement, le Corse subit une nouvelle fois les foudres du lieutenant :

- Relève-toi bordel ! dernier avertissement !

Le griveton fait mine de ne pas saisir ces ultimes sommations en secouant la tête d'un mouvement sibyllin. Ces tentatives désespérées ne convainquent pas le soudard qui dégaine silencieux son pistolet pour exécuter sans sourciller un Fiurenzu tétanisé.





# Règlement du concours de nouvelles d'Ozoir-la-Ferrière Édition 2021

## **Article 1<sup>er</sup> :**

*La municipalité d'Ozoir-la-Ferrière (Seine-et-Marne) organise un concours de nouvelles ouvert à partir du 1<sup>er</sup> janvier 2021 à tout auteur de langue française, âgé de 18 ans minimum.*

## **Article 2 :**

*Le sujet est libre dans tous les genres. Les nouvelles présentées (une seule par candidat) ne devront jamais avoir été publiées (recueil, revue, journal, auto édition...) ni primées à un autre concours.*

## **Article 3 :**

*Le concours est doté de 3 prix.*

*1<sup>er</sup> prix: 300 euros*

*2<sup>e</sup> prix: 200 euros*

*3<sup>e</sup> prix: 100 euros*

*Le jury se réserve le droit d'attribuer éventuellement une quatrième récompense **Coup de cœur** (sous forme d'un lot de livres) à une nouvelle ayant obtenu l'appui particulier de l'un des juges sans convaincre les autres.*

*Chaque lauréat recevra 25 exemplaires du recueil publié pour l'occasion.*

## **Article 4 :**

*Les participants pourront prendre connaissance des textes primés qui seront publiés sur le site Internet de la ville d'Ozoir-la-Ferrière (courant décembre) mais ne seront pas avisés personnellement du résultat des délibérations.*

## **Article 5 :**

*Les textes primés seront publiés dans un recueil collectif diffusé par la municipalité d'Ozoir-la-Ferrière. Les lauréats s'engagent par le seul fait de leur participation à ne pas demander de droits d'auteur pour cette publication.*

## **Article 6 :**

*La participation au concours s'élève à **5 euros** (chèque libellé à l'ordre **Culture Manifestations Ozoir-la-Ferrière**).*

**Article 7:**

Les textes ne dépasseront pas 9000 signes (caractères et espaces compris) soit l'équivalent de 6 pages de 25 lignes de 60 signes (environ 1500 signes par page). Les pages seront numérotées et agrafées, le titre de l'œuvre figurant sur la première.

**Article 8:**

Afin d'assurer l'anonymat des textes, un code composé de 2 lettres et de 2 chiffres (exemple AC28) doit figurer en haut et à droite du premier feuillet. Ce code sera reporté sur une enveloppe cachetée, jointe à l'envoi, contenant le nom du candidat, sa date de naissance, son code d'identification, le titre de son œuvre, ainsi que son adresse et son numéro de téléphone. Les textes ne devront porter ni signature ni signe distinctif.

**Article 9:**

Les textes doivent être envoyés en 2 exemplaires à l'adresse suivante:

**Hôtel de Ville d'Ozoir-la-Ferrière**

**Service Culturel**

**(Concours de nouvelles)**

**45, avenue du Général-de-Gaulle**

**77330 Ozoir-la-Ferrière**

**Tél. : 01 64 43 55 15**

**Article 10:**

La date limite d'envoi est fixée au 30 juin 2021, le cachet de La Poste faisant foi.

**Article 11:**

Les manuscrits non primés seront détruits à l'issue du concours.

**Article 12:**

La remise des prix aura lieu en automne, lors d'un café littéraire organisé par la municipalité. La présence des lauréats, qui seront personnellement avisés à l'avance, est vivement souhaitée. Seuls les lauréats présents ou représentés recevront leurs prix.

**Article 13:**

Les lauréats de l'année précédente ainsi que les membres du jury et leur famille ne sont pas autorisés à participer.

**Article 14:**

Les décisions du jury seront sans appel.

La participation à ce concours implique l'acceptation totale et sans réserve du présent règlement.

**Article 15:**

Le jury se réserve le droit d'annuler le concours si le nombre de nouvelles ou la qualité de celles-ci n'étaient pas suffisants.



**1<sup>er</sup> Prix :**  
**QUESTION DE SURVIE**  
**de Charline Guenez**

---

**2<sup>e</sup> Prix :**  
**LE VENT TOURNE**  
**de Laetitia Rambaud**

---

**3<sup>e</sup> Prix :**  
**PATRIMOINE D'UN SANS CHEZ SOI**  
**de Joëlle Barkat**

---

**Prix Coup de cœur :**  
**POILU MALGRÉ LUI**  
**de Marc Terrisse**

**PRIX DE LA NOUVELLE**  
**Ozoir-la-Ferrière 2020**

